Lecture biblique : Ps 139,1-12

Seigneur, tu m'as scruté et tu connais,
2tu connais mon coucher et mon lever ;
de loin tu discernes mes projets ;
3tu surveilles ma route et mon gîte,
et tous mes chemins te sont familiers.
4Un mot n'est pas encore sur ma langue,
et déjà, Seigneur, tu le connais.
5Derrière et devant, tu me serres de près,
tu poses la main sur moi.
6Mystérieuse connaissance qui me dépasse,
si haute que je ne puis l'atteindre !
7Où m'en aller, pour être loin de ton souffle ?
Où m'enfuir, pour être loin de ta face ?
8Je gravis les cieux, te voici !
Je me couche au séjour des morts, te voilà !
9Je prends les ailes de l'aurore
pour habiter au-delà des mers,
10là encore, ta main me conduit,
ta droite me tient.
11J'ai dit : « Au moins que les ténèbres m'engloutissent,
que la lumière autour de moi soit la nuit ! »
12Même les ténèbres ne sont pas ténébreuses pour toi,
et la nuit devient lumineuse comme le jour :
les ténèbres sont comme la lumière !

Prédication

Se pourrait-il que Dieu soit trop présent ? Trop proche ? C'est peut-être bien ce que suggère l'auteur du psaume. Apparemment, c'est son expérience, celle dont témoignent ses paroles. On peut trouver ça un peu curieux : la plainte la plus

communément adressée à Dieu, me semble-t-il, et y compris dans les psaumes, consiste plutôt à lui reprocher son absence, sa distance. Jusqu'à mettre en doute qu'il existe, quand nos prières ne rencontrent que son silence. Où es-tu, Dieu ? Pourquoi est-ce que tu n'interviens pas, pourquoi est-ce que tu laisses faire tout ce mal etc. ? C'est une question théologique classique, et pas moins complexe pour autant, qui n'a pas de réponse simple, mais ici, le problème est en quelque sorte inverse : et si ce qu'il fallait redouter, ce n'est pas tant que Dieu ne soit pas là, mais au contraire qu'il soit un peu trop présent dans nos vies, sans possibilité de lui échapper ?

« Où m'en aller, pour être loin de ton souffle ? Où m'enfuir, pour être loin de ta face ? » Oui, le psalmiste cherche à fuir - mais c'est en vain - une présence qu'il éprouve comme trop intrusive, trop pressante. D'autant que ce Dieu connaît tout de lui. Il ne peut rien lui dissimuler. « Un mot n'est pas encore sur ma langue, et déjà, Seigneur, tu le connais. » Autrement dit, il perce jusqu'aux secrets que recèle son cœur. Il n'y a pas de domaine réservé, pas de chambre forte, dans les tréfonds de son intimité, qui lui resterait inaccessible.

Un tel rapport à Dieu, ou une telle représentation de Dieu, a au moins une vertu : ce n'est plus la peine de faire semblant. Plus la peine de jouer un rôle, de faire l'hypocrite. Vous pouvez bien vous rendre à toutes les activités de l'Église, faire des dons mirobolants à des associations, multiplier les démonstrations de piété ou les engagements en Église, si votre cœur n'est qu'ambition et jalousie, haine et rancœur, votre Père, qui voit dans le secret, pour citer Jésus en Matthieu 6, le saura. Toutes les belles apparences déployées et le meilleur jeu d'acteur n'y feront rien. Alors, autant être soi-même, devant Dieu, avec la somme de toutes nos petitesses, de tout ce qui nous constitue en vérité.

Il reste que ce regard scrutateur peut être pénible à supporter, et même révoltant : est-ce qu'on ne pourrait pas avoir un peu d'intimité ? Vous imaginez, une sorte d'œil gigantesque dans le ciel, qui vous a toujours dans son champ de vision, et

qui pénètre jusqu'à vos pensées les plus intimes ? Ce serait embarrassant, avouons-le. Il y a bien des situations où vous n'avez pas envie de penser que Dieu, là précisément, vous a dans son viseur. Être exposé de la sorte, en permanence, au regard de cet Autre, certains appelleraient cela… l'enfer.

Pour vous en faire une idée plus précise, je vous invite à voir ou à revoir le film qui s'intitule *The Truman show*, dans lequel le personnage principal, à son insu, évolue depuis sa naissance dans une émission de télé-réalité. Il est donc filmé en continu et observé en permanence. Il n'est en réalité que la marionnette du producteur de ce show, un dénommé Christof, et on a là, de toute évidence, une sorte de pastiche de la providence divine : « Derrière et devant, tu me serres de près, tu poses la main sur moi. » Est-ce qu'un tel Dieu omniprésent ne serait pas précisément ce qui empêche d'être libre ? Alors il faut s'en débarrasser. Si le monde est tout entier dans sa main, comme l'est notre vie, ce n'est qu'à cette condition que l'on s'émancipera.

Cette perspective, on la trouve développée chez le philosophe Friedrich Nietzsche dans son célèbre *Ainsi parlait Zarathoustra*, une sorte de long poème philosophique, que Nietzsche dit avoir pensé comme un cinquième évangile. Le dénommé Zarathoustra fait notamment toute une série de rencontres, et parmi celles-ci, il y a celle du « plus hideux des hommes ». Et voici ce qu'il dit à Zarathoustra à propos de Dieu : « De ses yeux qui voyaient tout, il voyait le fond et l'arrière-fond de l'homme, toute sa honte et sa laideur cachées. Sa pitié était sans pudeur ; il s'insinuait dans les replis les plus immondes, ce curieux, cet indiscret, ce maniaque de la pitié ; il a bien fallu qu'il mourût. » Car ce « plus hideux des hommes » s'avère être le meurtrier de Dieu.

Vous savez peut-être que la mort de Dieu est un motif important de la philosophie de Nietzsche, mais ce qui est plus surprenant, c'est la raison pour laquelle il devait mourir : Dieu n'est pas mort simplement parce qu'on a cessé de croire en lui, à mesure, par exemple, que la science progressait. Dieu devait mourir parce qu'il

était insupportable ! C'est insupportable, pour l'homme, de voir toute sa laideur livrée au regard, même bienveillant, même compatissant, de Dieu. C'est trop de honte.

En somme, Dieu ne respecterait pas notre droit élémentaire à la pudeur. Dans le même sens, on a ce verset de la lettre aux Hébreux : « Nulle créature n'est cachée devant lui, mais tout est à nu et à découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte. » (Hb 4,13) Si l'on s'arrête un moment pour y réfléchir, c'est assez vertigineux, pour ne pas dire terrifiant : à chaque instant, nous sommes à nu devant Dieu. Et il faudra lui rendre des comptes.

Pour rendre raison d'une telle conception de Dieu, d'une telle théologie, il n'est pas exclu que la psychologie puisse nous rendre quelques services. Trop souvent, nous avons projeté sur Dieu notre propre mauvaise conscience. Ce juge implacable qui sait tout de nous et ne laissera rien passer, c'est d'abord nous-mêmes. On peut bien se dissimuler au regard des autres - et c'est nécessaire, on ne peut pas vivre en toute transparence. On peut même se mentir à soi-même. Mais en définitive, notre conscience nous rattrape, ne serait-ce qu'inconsciemment. Et c'est ainsi que l'on se forge, une fois de plus, un Dieu à notre image. Un méchant petit dieu qui exprime tout le dégoût que nous avons de nous-mêmes.

Et c'est cette théologie, encore trop répandue, qu'il faut maintenant laisser évangéliser. Parce que le Dieu du psaume n'est pas un voyeur ni un sadique, qui prendrait un malin plaisir à guetter le moindre de nos faux-pas. Le psalmiste, pour échapper au regard de Dieu, cherche refuge dans les ténèbres. Il est parfois tentant de fuir ainsi le jour dans une tentative désespérée d'échapper à tout ce qui ne va pas dans sa vie, et pour ne pas prendre le risque de se heurter à des regards que l'on imaginera désapprobateurs. Plutôt s'engloutir dans les ténèbres que de continuer à vivre au grand jour, avec les autres. Cependant, dit le psalmiste,

« même les ténèbres ne sont pas ténébreuses pour toi, et la nuit devient lumineuse comme le jour : les ténèbres sont comme la lumière ! »

Ce n'est pas une lumière crue que Dieu jette sur nous, comme pour mettre en évidence les imperfections que nous voudrions dissimuler. Cette lumière ne nous fige pas dans une image définitive, qui vaudrait condamnation. C'est une conversion de la nuit en jour. On renoue ici avec l'acte initial de Création, qui s'ouvre avec la lumière. Sans elle, pas de vie possible. Sans elle pour éclairer notre chemin, pour guider nos pas, nous ne ferions qu'errer dans l'obscurité. Autrement dit, le regard lumineux de Dieu ne pétrifie pas mais impulse un mouvement, un devenir, un devenir créateur. Parce qu'on ne va pas passer sa vie prostré dans un recoin, caché loin de tous, comme le suggère Zarathoustra au plus hideux des hommes. Ce n'est pas une vie.

Le psalmiste semble l'avoir compris, puisque voici comment il conclut son psaume : « Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur ! Éprouve-moi, et connais mes pensées ! Regarde si je suis sur une mauvaise voie, et conduis-moi sur la voie de l'éternité ! » (v. 23-24) Ce sont aussi les paroles d'un beau cantique, qui n'a malheureusement pas été repris dans nos recueils plus récents, mais que j'avais auparavant l'habitude de faire chanter après la prière de repentance. Parce que la prière de repentance consiste précisément à s'exposer au regard de Dieu. Non seulement à le subir, mais à *désirer* ce regard.

Au fond, ce dont je vous parle ici de manière théorique, ce n'est rien d'autre que ce que nous expérimentons par notre participation au culte, ce que nous avons vécu ensemble pas plus tard qu'il y a quelques minutes, et qui constitue plus généralement le ressort fondamental de la vie avec et devant Dieu. Dans la prière de repentance, nous nous tournons vers Dieu, qui nous voit tels que nous sommes, sans faux-semblant. Inutile d'essayer de tricher. Et ce regard, ce regard d'amour, ne nous laisse pas indemnes. La nuit s'illumine comme le jour, nos ténèbres deviennent lumière. C'est la grâce. Nous sommes alors invités à sortir des recoins

obscurs dans lesquels notre honte nous conduit à nous terrer. Et à nous laisser conduire sur la voie d'un avenir digne d'être vécu en pleine lumière.